

PRÉFACE

Tous les professeurs qui arrivent en fin de carrière, ou qui, comme François Guiyoba, sont trop tôt enlevés par la mort à leurs étudiants et à leurs travaux, ne se voient pas en quelque sorte couronnés par un volume d'hommage, quelquefois sous la forme d'un livre de « mélanges offerts », ce que les Allemands appellent mieux *Festschrift*. Et ceux qui le sont ne le méritent pas tous autant, ou en tout cas n'inspirent pas tous l'expression de la même ferveur que celle qu'on reconnaît ici, sous la plume des anciens doctorants et collègues de François Guiyoba, pour leur ancien directeur de recherche ou leur ancien confrère. Ni mélancolie, pourtant, ni étalage de sentiments privés : c'est un hommage en quelque sorte *appliqué*, je veux dire : *au travail*, qui est ainsi rendu à un maître qui fut aussi d'abord un être que distinguait doublement sa profonde humanité. D'abord celle de la relation quotidienne avec et pour l'autre. Ensuite, et d'un point de vue plus scientifique en parfaite cohérence avec la première, celle d'un humanisme ouvert, curieux, que rien ne pourrait sans doute mieux rendre que la vieille maxime de Térence : *homo sum et nihil humanum mihi alienum puto*, laquelle n'a pas pour rien servi de bannière aux Lumières¹.

Brusquement décédé en mai 2021, François Guiyoba était professeur à l'École Normale Supérieure de Yaoundé, où il dirigeait le Centre de recherches en littérature comparée (CERLICO), et où il a été également l'éditeur de la revue *Syllabus (Série Lettres et sciences humaines)*. Après un cursus de lettres à Yaoundé, il avait étudié à Norwich, Montpellier et Toulouse, avant de défendre, en 1993, une thèse de doctorat à l'Université de Nantes (*Regards sur Cham : essai d'imagologie africaine dans les relations de voyage (1899-1936)*), sous la direction de Gwenhaél Ponnau, vrai spécialiste de ce domaine viatique). Retour à Toulouse en 2008 pour y soutenir une Habilitation intitulée *Un parcours de recherche : de l'imagologie africaine à l'épistémologie de la littérature*, sous la direction de Duarte Mimoso-Ruiz². Ses domaines de spécialité étaient assurément l'imagologie, les relations entre littérature et sciences, et, plus récemment, la théorie de l'effet-de-vie et l'intermédialité. Parmi ses nombreuses publications, on se souviendra notamment de son dernier ouvrage (*Littérature médiagénique : écriture, musique et arts visuels*, 2015) et du plus récent collectif consacré aux *Représentations touristiques dans les romans* (avec Vincent Manuel Afana Nga, 2021), sans oublier ses articles dans les revues *Syllabus*, *Eidôlon*, *Intel'Actuel*, *Revue internationale d'art et d'artologie*, etc. Pour la revue *Études littéraires africaines*, il avait

¹ Je suis homme et (pour cette raison) je pense que rien de ce qui est humain ne m'est étranger. Cf. Delon, Michel. « Homo sum... » : un vers de Térence comme devise des Lumières, in : *Dix-Huitième Siècle*, année 1984, n°16, p. 279-296.

² En 4 volumes : vol. 1 : *Un parcours de recherche : de l'imagologie africaine à l'épistémologie de la littérature*, vol. de synthèse pour l'HDR ; vol. 2 et 3 : *Regards sur Cham : essai d'imagologie africaine dans les relations de voyage (1899-1936)* ; vol. 4 : *dossier de travaux scientifiques (24 articles)*.

notamment codirigé le dossier consacré à *L'Impact des missions chrétiennes dans les littératures africaines*. Ce parcours, qu'il fallait globalement rappeler ici, sera davantage détaillé dans ce livre par la contribution de Kisito Hona.

Le fait est que ces différentes ressources théoriques témoignent d'une grande curiosité, et par là d'un comparatisme très ouvert. On aura par ailleurs noté au passage qu'en outre, elles ont souvent été abordées par François Guiyoba dans le cadre de collaborations, et non comme des entreprises solitaires. On aura sans doute également relevé leur forte référence aux réalités sociales, notamment historiques et politiques, mais aussi bien techniques et médiatiques, sans oublier le monde de l'art. Tout cela explique pourquoi François Guiyoba a particulièrement bien incarné une Afrique universitaire désenclavée, activement présente dans la conversation mondiale. Il répondait sans retard aux messages et avec une discrétion, pour ne pas dire une délicatesse, qui en faisait un partenaire d'autant plus précieux qu'il respectait efficacement ses engagements, discutait franchement les propositions s'il le fallait, et tenait parole : en somme, il était là. Engagé mais jamais suspect de servir une *doxa* confortable, cet esprit rationnel et rigoureux était aussi un enseignant très apprécié. Il restait fidèle à lui-même et à ses valeurs dans un environnement universitaire particulièrement difficile, du fait notamment des appétits de pouvoir dont il se protégeait souvent par l'humour et cette fine ironie jamais blessante qu'on lui connaissait. On l'a dit : c'était aussi un mentor dont maints jeunes collègues ont bénéficié de l'accompagnement bienveillant, et qui a publié leurs articles dans les divers ouvrages et numéros de revue qu'il a édités. Ceci mérite d'être particulièrement souligné tant le mandarinat et les brimades sont choses courantes sur les campus. Ceux qui l'ont connu regrettent donc aujourd'hui beaucoup plus que la perte d'un théoricien de la littérature, d'un pédagogue expérimenté, d'un animateur de la recherche.

Cependant, ses étudiants et ses collègues prennent le relais : c'est ce que, de toute évidence, il souhaitait, et c'est ce dont témoigne ce volume.

Certaines contributions ici réunies insistent sur un état d'esprit et, pour tout dire, des valeurs. Julia Ndibnu-Messina Ethé met ainsi en évidence l'esprit de réseau et de collaboration sans frontière qui caractérisait, pour François Guiyoba, la recherche. Odette Djuidje-Bemmo, au plus près du discours critique lui-même, associe les vertus de rigueur, de clarté et d'objectivité aux postures énonciatives dans les mémoires de fin de formation à l'École normale supérieure : c'est bien le *contenu de la forme* – objet central de l'attention de toute recherche littéraire – qui entre ici en considération et qui éclaire à sa manière l'étroite relation entre éthique et méthodologie du chercheur.

D'autres contributions mettent en œuvre, à propos de livres très différents, les grands courants théoriques et méthodologiques auxquels François Guiyoba s'est intéressé.

L'imagologie tout d'abord, qui fut chronologiquement le premier centre d'intérêt théorique et pratique de François Guiyoba, est mise à l'honneur par Alain Poaire Kamki, lequel salue l'apport de son ancien directeur de recherche, non sans sourire un peu, mais c'est un clin d'œil plein de respect affectueux, de sa tendance à néologiser. L'imagologie (et les concepts mis au point par Paul Ricoeur concernant l'identité du sujet) sera aussi la théorie de référence d'une analyse de la *Petite Fadette* de George Sand, par Marie Cécile Bouguia Fodjo, laquelle s'intéresse en particulier au thème mythique des jumeaux. Enfin, l'identité (comme construction et, ici, « médiascription ») se retrouve aussi au cœur de l'étude de deux romans d'Henri Lopes, récemment disparu, par Samuel Bamayangona.

Cette étude mobilise également les perspectives intermédiaire et interartistique qu'on peut considérer – chronologiquement et globalement – comme le second corpus de référence théorique de François Guiyoba. Dans ce volume, ces perspectives sont notamment illustrées par Sinclair Parfait Dasse Boho, qui met en évidence l'interartialité autant que cette intermédialité en s'intéressant à la musique dans l'œuvre de Christopher Di Omen ; ceci ouvre en même temps l'horizon vers l'Amérique, continent littéraire auquel s'est effectivement intéressé aussi François Guiyoba. La musique est également au rendez-vous dans l'analyse de deux œuvres de Camille Nkoa Atenga, d'une part, et de Mongo Beti, d'autre part, que propose ici J. Duvalie Mekoua Adj ; or, croiser l'approche d'un roman fort peu connu, dû à un haut gradé de l'armée, avec celle d'un livre déjà extrêmement commenté, y compris d'ailleurs sous l'angle de l'intermédialité, c'est une autre façon, non moins intéressante *a priori*, de pratiquer l'esprit d'ouverture.

Le troisième apport théorique majeur, celui de la théorie esthétique générale de l'effet-de-vie développée par Marc-Mathieu Münch, se retrouve en particulier dans l'analyse de *L'Insoutenable Légèreté de l'être* de Milan Kundera et de *Verre cassé* d'Alain Mabanckou par Jean-Marie Yombo ; celui-ci montre que le postmodernisme déconstructeur qu'on attribue à ces deux romans n'empêche nullement qu'un « effet-de-vie » y soit à l'œuvre, ce qui sans doute explique l'immense succès de ces deux ouvrages. De son côté, Chantal Bonono s'intéresse à *La Plus Secrète Mémoire des hommes* de Mohamed Mbougar Sarr, roman pour lequel elle conjugue l'intertextualité, l'intermédialité et l'effet-de-vie : belle ambition, à propos d'un roman qui, il est vrai, donne suffisamment matière à l'analyse.

Autre corpus théorique auquel s'est intéressé François Guiyoba, la géocritique de Bertrand Westphal se retrouve convoquée ici par Eulalie Patricia Essomba, qui associe cette approche avec celle de la géopoétique et avec d'autres approches davantage sensorielles, pour l'analyse d'un recueil du poète camerounais Rémy-Sylvestre Bouelet (qui est également universitaire à Douala).

D'une manière générale, on l'aura relevé, le comparatisme qu'a mis en œuvre François Guiyoba s'est placé sous le signe de l'interdisciplinarité, qui est toujours à l'arrière-plan de ces différentes approches. Elle est plus

explicitement au rendez-vous avec l'étude que propose Simon Ombakané à propos de l'intertexte juridique dans l'œuvre de Jean-Denis Bredin, juriste, romancier et académicien français décédé en 2021 et dont l'œuvre est relativement méconnue. Elle est aussi présente lorsqu'il est question des rapports entre littérature et médecine dans le roman camerounais, sous la plume d'Antoine Guillaume Makani ; il est vrai que la littérature est peut-être ce « repos de la santé » dont parlait l'écrivain belge Franz Hellens, c'est-à-dire un lieu où *ce qui ne va pas* peut se dire, en posant au passage aussi la question de l'interculturalité, puisque tant la maladie que la guérison sont aussi des réalités qui ont à se dire dans des langues et des cultures. Elle apparaît enfin aussi dans les rapports entre littérature et politique, ici illustrés par Denis Adrien Atangana Ngonu avec une étude des relations entre postmodernisme et néolibéralisme dans les romans de Michel Houellebecq.

Enfin, d'autres contributions encore rendent plus directement hommage à l'homme, à l'enseignant et au chercheur que fut François Guiyoba ; c'est le cas de Robert Fotsing Mangoua, d'Alphonse Moutombi, d'Alexi-Bienvenu Belibi, de Marie-Thérèse Betoko Ambassa et, bien sûr, de Kisito Hona qui retrace l'ensemble de sa carrière.

Dans le sommaire qui vient d'être dressé rapidement, la provenance comme le statut de légitimité des œuvres littéraires étudiées attirent forcément l'attention. On y trouve d'abord bon nombre d'œuvres camerounaises, certaines étant très connues internationalement (Mongo Beti), mais d'autres étant jusqu'ici peu lues et peu primées à ce même niveau international (Bouelet, Nkoa Atenga). On y trouve ensuite des œuvres africaines non camerounaises mais toutes bénéficiant d'une reconnaissance importante (Mbougarr Sarr, Mabanckou, Lopes). Des œuvres françaises (George Sand, Michel Houellebecq, et le moins connu mais tout de même académicien Jean-Denis Bredin). Enfin, deux œuvres très différentes : celle de Milan Kundera, auteur franco-tchèque qui passa souvent pour être nobélisable et qui, de toute évidence, a un statut de reconnaissance mondial ; et celle du Québécois Christopher Di Omen, beaucoup moins connue (il n'a pas de page dans Wikipédia, aucun de ses livres n'est à la BnF). Cet éclectisme me paraît aussi pouvoir faire partie de l'héritage de François Guiyoba, que tout intéressait (*nihil humanum...*) et qui ne s'illusionnait pas sur l'objectivité de la « fabrique » de la légitimité littéraire. Cette hétérogénéité, si elle indique donc d'abord cette sorte d'équilibre entre « classiques » et inconnus ou méconnus, se retrouve d'un point de vue géographique avec ces parts respectives qui sont attribuées, de fait, au local, au continental et à l'international¹. On peut faire l'hypothèse que cela reflète assez bien un équilibre à trouver entre l'attention au local et à l'international, pour ne pas dire au mondial : c'est là encore une leçon bonne à entendre, pour prévenir le double risque de l'enclavement et de l'enfermement dans des problématiques ressassées. La

¹ Avec une part « française » et francophone ici exclusive, ce qui, en revanche, ne témoigne pas bien de l'esprit d'ouverture plus large qui était celui de François Guiyoba.

littérature *comparée*, on le sait, est par nature la meilleure voie pour éviter le premier ; la littérature *générale*, de même, peut nous préserver du second. L'une et l'autre, de ce point de vue, suffisent à définir un humanisme pour aujourd'hui.

Pierre HALEN